

Apocalypse Now

Générique éblouissant. L'homme, la tête à l'envers, et en surimpression l'indéfini flamboiement du napalm. C'est très précisément un film sur la guerre du Vietnam, cet enlèvement face à un peuple qui n'a de choix qu'entre vaincre ou mourir. Et c'est plus. Ce n'est d'ailleurs presque pas un film de guerre : aucune bataille, sauf au début le bombardement implacable d'un village, les nouveaux hussards hélicoptérés jouissant de leur puissance aux sons de la *chevauchée des Walkyries*. Mais là, c'est encore en marge de la guerre, ils ne sont qu'à moitié enlevés à leur Amérique, à leur surf, leurs idoles. La guerre, elle sévit au fond de la jungle, par exemple sur ce pont chaque jour détruit et reconstruit. Pourtant ici, même plus d'officiers, personne ne joue plus à la guerre. La guerre est faite, comme du ciel, impersonnelle. Apocalypse sur tous, démence. Et remontant le fleuve, à la

recherche de celui qui est devenu la personnification même de cette démente, qui est devenu le Fou à abattre — incarné magnifiquement par Marlon Brando, montagne d'angoisse — remontant le fleuve, l'apocalypse devient vertige. On franchit une frontière invisible d'où l'on tombe dans le revers des choses. L'on ne peut plus rien nommer ni bien ni mal. Antres de la Barbarie. Déluge de pluie, de sang sur déluge de feu. Peur animale, embourbement monstrueux. Nous étions allés voir *Apocalypse Now* pensant que ce film était à la gloire de la guerre et nous voulions dénoncer cette fascination, la guerre objet d'art (Néron regardant flamber Rome), la guerre « femme fatale » des hommes. Mais non, opéra fabuleux certes, mais horreur pure, hurlement. Le film perce au plus profond de nous. Comme « Aguirre », comme « Le 7^e sceau », c'est un regard sur la peur insoutenable que l'humanité se fait à elle-même. Angoisse rampante au jour le jour, mais qui soudain se dresse, incontournable.

On sort avec cette impression d'avoir plongé très loin : une sorte de parabole de l'enlèvement général. Et puis revient à l'esprit que tout cela est très précisément réel, de notre temps. L'Amérique qui bombarde d'abord et soigne les survivants, avec son énorme bonne conscience, son innocent regard bleu. L'incongruité de leur présence sur terre : symbolique, ce tigre inattendu qui les rejette de la jungle. « On ne devrait pas quitter le bateau »...

Une scène-clé encore : sur le fleuve, ils arraisonnent une pirogue, suspecte, disent-ils, fouillent, paniquent de part et d'autre et, par trouille,

finissent par tuer la famille vietnamienne. Or il n'y avait rien à bord qu'un petit chien. Honte ? Regret ? Mais une sorte de fatalisme recouvre tout ça. La logique qui s'impose : « Levons l'hypocrisie, puisque nous sommes horribles, soyons-le jusqu'au bout. »

Qui nous ? L'Amérique seulement ou aussi ceux qu'elle a entraînés dans la logique de sa guerre ? Et ce qui apparaissait comme pur symbole, le pays cauchemardesque qu'ils abordent, où règne le Fou, n'est-ce pas l'horreur présente aujourd'hui sur les terres du Cambodge, gangrène laissée par l'Amérique ?